

Alexis. Une tragédie grecque :

« Alexis. Une tragédie grecque », créé vers 2009 est un spectacle percutant de l'excellente compagnie italienne Motus. Réalisé un an après la vague d'émeutes à Athènes, il né du collectage des témoignages sur le meurtre d'Alexandros-Andreas Grigoropoulos par un policier durant une manifestation, en décembre 2008. Les deux metteurs en scène Enrico Casagrande et Daniela Nicolò vont notamment utiliser pour cette création théâtrale inédite à la forme hétéroclite, la figure intemporelle et universelle de résistance et de révolte véhiculée par le personnage d'Antigone. Pour cela, la compagnie italienne, opte pour une forme éclatée et documentaire, usant de projections vidéo, de micros et d'adresses au public, entrechoquant témoignages récoltés sur place et mise en abyme du travail de la compagnie sur l'« Antigone » de Brecht. Nous verrons donc en quoi ce théâtre à la forme hybride peut être qualifié de théâtre documentaire...



Dans l'ombre, sur le plateau dénudé, la silhouette androgyne de la comédienne Silvia Calderoni, se prépare : musique sur les oreilles, prête à entrer en scène.

Nous sommes à Athènes, le 6 décembre 2008 au moment de la révolte populaire contre la saignée imposée par le Fonds Monétaire International et l'Union Européenne. Un jeune homme de 15 ans, Alexandros-Andreas Grigoropoulos (Alexis) est tué par balles par un agent de police au cour d'une manifestation. Ce meurtre déclenchera un mouvement de protestation extrêmement spectaculaire dans tous le pays. Alexis deviendra l'icône d'une jeunesse révoltée par la corruption et l'impuissance des politiques. Dans la ville à Athène, dans le quartier de son assassinat à Exarchia, la tension ne s'est pas éteinte : les murs deviennent de véritables journaux muraux, composés, et rédigés par le peuple

lui-même. Des tags, des affiches... placardés partout et constituant un spectacle murale où se lisent protestation et indignation de la part d'un peuple en révolte qui fulmine devant l'injustice. Il semble intéressant de faire un lien avec l'image du roseau, visuellement présente au travers du mouvement de la performeuse Silvia Calderoni, sorte de mouvement à bascule qu'elle réalise très vite et dans une frénétique énergie. Cette image du roseau pliant mais ne rompant jamais et restant droit malgré la tempête et le vent hargneux qui tente en vain de le faire céder, symbolise l'image d'un peuple qui tente à la manière du roseau de ne « rien lâcher », de ne pas plier sous l'injustice et la brutalité d'un système politique défaillant, d'un système politique qui les brutalisent...

Les images de ces journaux de révolte, mêlées aux vidéos présentées durant les manifestations et les émeutes, mais aussi les témoignages, nous sont montrées grâce au vidéo projecteur amovible présent sur scène, et que la comédienne ne cesse d'ailleurs de bouger dans une frénétique urgence : elle court souvent sur la scène, et est toujours essouffée, ce qui montre que le travail de l'artiste ne cesse d'être en mouvement, en changement dans cette mission, dans cette ouvrage de « retranscription » d'une réalité elle aussi en constant bouleversement.

La présence de ces vidéos, ainsi que de ces images extraites du réel, renforce cette impression de théâtre documentaire, où le spectateur, tout en étant médusé par le spectacle se tenant sous ses yeux, découvre une réalité de l'ailleurs (hors de son quotidien) stupéfiante et affolante, inquiétante dont il n'avait auparavant pas forcément conscience où dont il n'avait pas forcément vus la cause, ni la conséquence... De plus Silvia Calderoni ne cesse de faire bouger la structure montée sur roulettes, rétroprojectant ainsi sur le mur du fond, dans le lointain, mais également dans la salle même où se trouvent les spectateurs, exportant



ainsi l'idée d'un théâtre ce limitant à la scène. Cette « extension » du théâtre hors du simple plateau est également présente lorsque Polynice prend le ruban adhésif de couleur rouge, en colle une extrémité à la scène, et sors de la salle collant le reste du ruban dans le hall du théâtre, jusque dans la rue... ainsi le théâtre va même « chercher » les gens dans la rue et ne se limite pas au simple public de la salle, il exporte l'idée de résistance : une dimension universelle, d'union est alors créée par cet acte qui vise unir les gens dans une même connexion, dans une même prise de conscience afin que cette dernière soit collective et non pas centrée sur soi-même.

Ce théâtre documentaire ce li également dans les images de jeunes révoltées que les comédiens eux-mêmes incarnent par moment sur scène : ainsi lorsque Polynice prend en main le caillou, on y retrouve d'une part la valeur symbolique de cette pierre : la pierre tombale, la pierre d'un édifice antique... mais aussi l'acte de révolte. Acte accentué par le port du sweat à capuche, le symbole durant les émeutes d'une jeunesse en furie contre son gouvernement : ce dernier interdira d'ailleurs par la suite le port de sweat avec la capuche sur la tête dans la rue. Le climat de la révolte et de la résistance déployée dans la rue pendant les émeutes ne peut cependant être complètement bien retranscrit sur scène que grâce à la lumière, diffusée à ce moment là uniquement par des néons rouges – orangés couchés au sol dans le fond du plateau, et s'apparentants ainsi à la lumière provoquée par l'explosion

des cocktails molotov lancés durant les émeutes. Le rouge qui est une couleur prédominante dans ce spectacle, semble avoir une symbolique forte : on retrouve d'ailleurs dans la scénographie, un carré rouge au sol, sorte de plateau de jeux couleur de sang, pouvant symboliser la passion, l'ardeur de la jeunesse révolutionnaire, mais aussi le sang de l'innocence, tel que celui d'Alexis, coulé dans les rues d'Athènes au moment des manifestations, où le sang du corps de Polynice laissé au sol sans funérailles... Concernant cette scénographie découpée par le carré rouge en son centre, il est d'ailleurs possible d'y voir un parallèle avec l'Antigone de Brecht. En effet les acteurs en plus de devoir renoncer à toute interprétation psychologisante de leurs rôles, devaient lorsqu'ils ne jouaient pas, rester à l'extérieur du cercle, mais à la vue du public. Quand ils s'avançaient sur l'aire de jeu, ils prononçaient des "vers de liaison" expliquant qui ils étaient et le rôle qu'ils allaient jouer. Cela relève d'une forme de théâtralité affichée où l'illusion n'est pas possible : le jeu est révélé pour ce qu'il est. A la manière de Brecht l'on retrouve dans cette scénographie l'idée d'aire de jeux grâce au carré rouge, sorte de plateau où le comédien se met en action une fois en son centre.



Enfin la dimension de théâtre documentaire est également présente au travers des témoignages : qu'il s'agisse de ceux récoltés dans les vidéos par la troupe lors de leur voyage sur place, où celui d'Alexia véritable témoin qui acte sur scène un personnage, qui en définitif n'en est pas vraiment un puisqu'il s'agit de la vérité. On note qu'au début du spectacle celle-ci n'apparaît pas encore, son entrée est différée : on en parle, on l'a décrit, enfin la voit parler dans la vidéo retroprojectée et finalement celle-ci apparaît sur scène. A la manière des trois autres acteurs son implication personnelle n'en est pas des moindres puisqu'il s'agit pour elle de jouer sur scène une réalité difficile vécue : elle avoue même qu'elle n'aime pas que l'on joue cette réalité sur scène... Ainsi le moment du témoignage est vrai : assise sur une chaise coté cours du plateau elle témoigne de ce moment tragique à Athènes, éclairée par un faisceau de luminosité arrivant de face : une voix imaginaire récolte son témoignage, le spectateur également. Un

moment particulièrement poignant, fort en implication personnelle au cœur d'un théâtre ou tout est montré, d'un théâtre documentaire.

Ce théâtre documentaire relève avant tout d'un engagement politique de la part des artistes, qui n'hésitent pas à montrer de manière incisive ce qui se passe ailleurs ; dans une réalité qui nous échappe, que nous ne connaissions pas forcément, ici : celle de la Grèce au moment des émeutes en 2008. Ce spectacle interroge également la place de l'artiste dans le monde, face à cet engagement politique qu'il traduit sur scène : peut-on se contenter de faire du théâtre comme si ce qui est « au dehors » n'existait pas ? Silvia Calderoni dit d'ailleurs au public « Mais nous en tant qu'artistes comment pouvons nous nous positionner face à tout cela ? »... Il semble que le spectacle tente de répondre en partie à cette question notamment au travers d'une théâtralité affichée : ainsi à un moment la comédienne tente-t-elle d'expliquer comment elle réussit à pleurer sur scène ; à un autre elle parle des micros et explique comment modifier le son qui en sort, par quels effets ; la métaphore sur l'acteur « Un metteur en scène d'origine libanaise a écrit que l'artiste est comme un scarabée, il se nourrit de la merde du monde, et de cette nourriture dégoûtante, il réussit, parfois à en obtenir de la beauté. » peut-elle aussi être vue comme une forme de mise en abîme relevant de cette théâtralité affichée ; le comédien incarnant Polynice à un moment se demande comment incarner ce personnage : « Pendant deux ans, j'ai tenté de comprendre qui était Polynice, il y'en a différentes versions. Dans Sophocle il attaque, dans Brecht il s'enfuit et déserte. Mais à la fin il reste toujours un corps mort sur le sol »...

Cette théâtralité affichée fait le lien avec le réel : entre la scène et le véridique, l'existant, l'actuel. On rappelle que l'on est au théâtre mais que l'on aborde ici un sujet extrait de la réalité. Et l'on engage le spectateur à entrer dans cette réalité pour en voir et en comprendre la complexité, les enjeux, ce qui en découle... On l'y engage concrètement vers la fin du spectacle en l'invitant à monter sur scène et à effectuer avec les comédiens et de leur point de vue, le même geste, la même marche symbolisant une fois de plus la révolte du peuple, la révolution en marche... Et c'est ainsi que d'un même pas, soutenus par une même énergie 100 personnes se retrouvent à la place de ceux qu'ils ont vus dans les vidéos durant tout le spectacle, à symboliser cette figure de révolte qui émane du peuple comme un grondement, comme un fulminement progressif.

La musique présente tout au long du spectacle, se concentrera autour d'un titre du groupe « The Boy » que l'on entend constamment comme un bruit de fond. La musique s'assimile elle aussi à ce grondement sourd, progressif qui augmente par moment, symbolisant le ras le bol du peuple... Celle-ci à également quelque chose de très mystique, dans une sorte de roulement et s'apparente ainsi un peu aux chants de l'antiquité.

La figure d'Antigone, utilisée comme toile de fond, semble être un merveilleux support pour parler de la résistance et de la révolte. Figure intemporelle et immortelle de la résistance, Antigone est écrite au passé mais s'accorde également au présent. En effet que de modernité dans cette image d'indignation et d'insoumission qui peut dans cette mesure être « réactualisée » et mêlée au présent dans des spectacles contemporains où passé et présent se superposent. Et ce sont même des morceaux de textes tout entier que l'on retrouve à certains moments avec dans les rôles principaux : Silvia Calderoni dans le rôle d'Antigone ; Vladimir Aleksic dans le rôle de Créon ; Massimiliano Rasso dans celui de Polynice...